

Les 9^e journées du cinéma africain et créole

Janick Beaulieu

Numéro 165, juillet–août 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

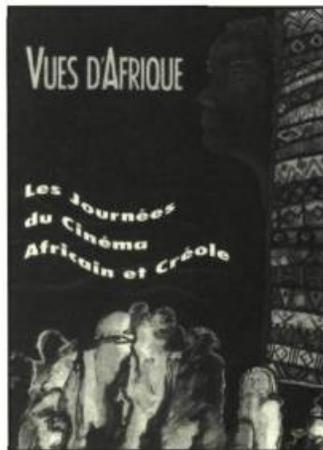
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, J. (1993). Les 9^e journées du cinéma africain et créole. *Séquences*, (165), 6–7.



Les 9^e journées du cinéma africain et créole

Vues d'Afrique nous arrive comme un été enchanteur déposé sur le flanc de l'hiver. Dehors tombe une neige fondante qui se souvient d'un froid récent. L'hiver s'entête à bouder le printemps. Par contraste, la soirée d'ouverture, en ce 22 avril 93, s'annonce chaude sous le soleil des projecteurs. Il en sera ainsi durant neuf jours où on ne mangera pas que de la pellicule. Il nous est loisible de bouffer chaque jour, entre deux projections, des mets africains et créoles. C'est ce qu'on pourrait appeler mêler l'agréable au jouissif.

Guelwaar est un conte inspiré d'un fait divers. Guelwaar a été agressé après avoir dénoncé en public la corruption des dirigeants. Il ira même jusqu'à affirmer que l'aide alimentaire des étrangers a fait de son peuple des mendiants à perpète. C'en est trop. Il y aura mort d'homme. Et, à la suite d'une erreur administrative, notre contestataire catholique sera enterré dans un cimetière musulman chez Bay Aly. C'est la consternation dans les deux camps. Tandis que les uns parlent d'incompétence, les autres crient à la profanation d'un cimetière. Ici, les petites guerres de religions servent de prétextes pour dénoncer la politique de la main tendue qui aboutit à une nouvelle sorte d'esclavage. Cette dénonciation n'a rien d'un long discours ennuyeux. Ça déborde d'une vitalité très

colorée. Si on feint d'ignorer que le Sénégalais Ousmane Sembène est le vétéran du cinéma africain, on pourrait croire que **Guelwaar** est l'oeuvre d'un jeune contestataire. Mais l'humour omniprésent vient trahir la sagesse de celui qui en a vu de toutes les couleurs. Un montage fluide se marie à une trame sonore d'une richesse vocale remarquable. Un régal pour l'oreille qui a des yeux.

Le 5 octobre 1988, une marée de jeunes envahit les rues d'Alger pour dénoncer les abus d'un parti unique qui favorise le népotisme et la corruption. Malik Lakhdar-Hamina, avec **Automne...octobre à Alger**, se veut le témoin de ce malaise historique. Sa chronique d'un volcan de braise s'attache à nous décrire le drame d'une famille sur fond de tragédie sociale. Les films à forte saveur politique ont souvent les yeux secs et le coeur en forme de coup de poing. Ici, le réalisateur montre des faits comme il les a vécus en ne prenant pas parti si ce n'est celui, en filigrane, d'une grande tolérance. Le montage devient de plus en plus nerveux au fur et à mesure que la révolte épelle son nom. Ce film aussi intelligent que sensible m'a ému profondément.

Euzhan Palcy, après une escale à Hollywood, revient à ses racines martiniquaises avec **Siméon**. Le film nous raconte l'histoire d'un professeur de musique qui rêve de conquérir le monde par la musique créole. Et voilà que notre Siméon, à l'occasion d'une fête, meurt accidentellement en odeur de

Siméon d'Euzhan Palcy



rhum. Avant son incinération, Orélie, une petite fille de dix ans, conserve une relique convoitée par la dame de feu. Ce qui provoque l'apparition de celui qui personifie l'esprit de la musique créole. **Siméon**, c'est un rendez-vous avec les esprits musiciens. La caméra ne sait plus où donner de la couleur. Ça *tam-tamise*, ça tambourine, ça *cyclone* et ça *zouke*! Un film qu'on savoure comme un bouillon de fantaisie. Il y a là matière à faire danser une dépression nerveuse.

Niiwan de Clarence Thomas Delgado nous raconte le désenchantement de Thierno qui doit quitter son Sénégal profond pour se rendre à un hôpital de Dakar, afin de sauver sa fille qui souffre d'une varicelle meurtrière. Sans argent pour acheter les médicaments, Aram décède. Le cimetière se trouve à l'autre bout de la ville. Dans l'autobus qui le conduit vers Yoff, Thierno en observera de toutes les couleurs. Lui qui ignore tout de la solitude de ces gens entassés les uns sur les autres découvrira l'individualisme et sa fidèle compagne, la méfiance. **Niiwan**, c'est une chronique à saveur impressionniste qui dépose une main compatissante sur les épaules d'un quotidien troublé. On y rit parfois d'un jaune foncé. Un film qui vous taraude les méninges du coeur. Dans une famille bourgeoise de Paris, Nathalie se met à parler en langue arabe quand elle veut s'affirmer en haussant le ton. Son entourage s'en inquiète d'autant plus que sa famille semble ignorer jusqu'à l'existence de cette langue.

Un Vampire au paradis de Abdelkrim Bahloul, une production franco-algérienne, nous réserve quelques moments drolatiques à l'intérieur d'une parabole dont l'interprétation débouche sur plusieurs réflexions. L'étranger n'est pas nécessairement le plus étrange des personnages dans son pays d'adoption. Dans la salle, les Algériens nombreux ont beaucoup ri. Moi itou.

Sabadu de Nissi Joanny Traoré nous vient du Burkina Faso. Un étranger hébergé par le chef d'un

village a été occis. Le commandant accuse le chef de l'avoir tué pour satisfaire à des motifs sacrificiels. Le chef est fait prisonnier. La facture de ce film est touffue et exige une attention constante de la part de ceux qui ne sont pas initiés à la mentalité africaine. Le conflit entre la tradition qui fait appel aux ancêtres et les lois modernes héritées des Blancs suggère un débat intéressant. D'autant plus que l'acteur qui sert d'interprète entre le chef et le commandant affiche une forme savoureuse. Un film à conseiller à ceux qui désirent apprivoiser une autre culture. Ce film en dit plus long que certains traités universitaires sur des peuples malmenés par les colonisateurs. L'humour peut venir à bout de tous les tabous.

Auréolé d'un Ours d'argent au dernier Festival de Berlin, **Samba Traoré** d'Idrissa Ouédraogo nous arrive aussi du Burkina Faso. Dans un Faso Oil, un vol vient d'être commis par deux hommes. L'un est tué. L'autre, Samba, s'enfuit avec l'argent. Il réintègre son village pour y bâtir maison et fonder foyer. La justice aura-t-elle le bras assez long pour cueillir notre fugueur? Tout le film dégage une bonne humeur contagieuse. Samba et Salif ont la bière joyeuse. Un montage alerte. Une interprétation d'un naturel confondant. Des images d'une simplicité radieuse. Tout concourt à faire de **Samba Traoré** un film aussi attachant que bien maîtrisé. Le Burkina Faso n'a pas fini de nous étonner. Je suis allé voir tous les longs métrages en soirée suivis d'une discussion. Seul **Yelega** du Malien Mamo Cissé m'a ennuyé. Le jeu des acteurs semblait empesé. La mise en scène était bancale. Ce fut un mauvais moment facile à passer parce que l'ensemble de la manifestation était très soigné.

Les journées du cinéma africain et créole de 1993 ont été un franc succès si on en juge par l'assistance nombreuse. Le tout prenait parfois les allures d'une fête très colorée avec des chants et des danses entre deux films.

Janick Beaulieu



Les marionnettes de *Sesame Street* ont 25 ans, et pour célébrer cet anniversaire, le 14e Festival de télévision de Banff (qui s'est déroulé du 6 au 12 juin dernier) leur a rendu un vibrant hommage, tout en leur décernant le Prix de grande distinction du CanWest Global System (en présence du fameux Cookie Monster en personne). M. David Britt, président-directeur général du Children's Television Workshop, a déclaré à cette occasion que ce prix est « la preuve que nous sommes sur la bonne voie pour remplir notre mission: aider à éduquer les enfants et les jeunes gens grâce à un média divertissant de grande qualité. » Tout en réussissant à relever le défi permanent de garder ses émissions exemptes de messages publicitaires dans un monde totalement commercialisé, le Children's Television Workshop est devenu une entreprise gigantesque où se côtoient, à part *Sesame Street*, les programmes *The Electric Company*, *3-2-1 Contact* et *Square One TV*. Ajoutons à cela des logiciels, des revues et de vastes campagnes en faveur de l'alphabetisation et des relations inter- raciales.

Le Prix de grande distinction est accordé sur la recommandation du Conseil d'administration de la Fondation de télévision de Banff. Il est attribué chaque année à une

personne, un organisme ou une division de production, en hommage à ses réalisations exceptionnelles en matière d'émissions programmées sur une longue période.

Entre-temps, le Festival de Banff a rassemblé cette année plus de 700 délégués en provenance d'une trentaine de pays.

Banff: des rivières et des lacs à peine pollués, des randonnées pédestres et sylvestres, des calèches, des barbecues westerns, et le paysage des Rocheuses à chaque détour. Et mise à part la compétition, le Festival accueille des producteurs, réalisateurs et réalisateurs recrues, récipiendaires de 40 bourses disponibles grâce à la générosité du réseau de télévision CTV. Ces bourses couvrent le transport, l'hébergement et les frais d'inscription à un festival déjà renommé dans le monde entier. Les boursiers sont en provenance (en majorité) de l'Ontario, de la Colombie-Britannique, de l'Alberta et du Québec. Cette année, le Festival a reçu 178 candidatures dont plus de la moitié a été attribuée à des femmes, même si le nombre de demandes des hommes a été légèrement plus élevé. Rappelons que les boursiers sont choisis, comme chaque année, en fonction de leur talent, de leur engagement

envers l'industrie et de leurs besoins financiers. On a relevé, côté Québec, les noms de Michelle Allen, Marie Boti, Christophe Flambard, Diane Poitras et Patricia Tassinari.

La remise des Prix Rockie s'est déroulée cette année dès la deuxième journée de l'événement, pour permettre aux récipiendaires de trophées de rencontrer à la fois la presse et les autres délégués. Au cours d'une soirée un peu longue (animée par la comédienne Tantoo Cardinal et le producteur-journaliste Arthur Kent), douze prix ont été attribués dans chacune des catégories désignées.

C'est **The Boys of St. Vincent** qui a remporté à la fois le Prix de la meilleure mini-série et le Grand Prix du Festival de Banff. Cette production canadienne (Télé-Action/ONF), produite par Claudio Luca et Sam Grana, a mis fin à plusieurs années de récompenses attribuées à des productions britanniques (comme **Traffic**, **Portrait of a Marriage** ou **Prime Suspect**). On sait que le film raconte l'histoire d'abus sexuels survenus dans un orphelinat de Terre-Neuve dirigé par des religieux. Un film troublant qui a suscité pas mal de controverse partout où il a été montré. Depuis sa première diffusion au réseau anglais de Radio-Canada, le film (réalisé par le très talentueux John N. Smith) ne cesse de remporter des prix dans des compétitions internationales de télévision.

Le Prix Spécial du jury a été attribué à l'excellent **Global Family: The Secrets of the Cichlids of Lake Tanganyika** (Japon). Le Prix du meilleur long métrage a été décerné à **Bonds of Love**, un mélo canado-américain mettant en vedette Treat Williams et Kelly McGillis, tandis que le Prix de la meilleure série dramatique est allé à **The Young Indiana Jones Chronicles** (États-Unis), ou les aventures captivantes du jeune Indy (lorsqu'il avait 17 ans).